Document generated on 04/23/2024 6:41 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

The Trotsky
L'idéologie n'est rien sans action
Le Trotski — Canada [Québec] 2009, 113 minutes

Élie Castiel

Number 266, May–June 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63474ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castiel, É. (2010). Review of [The Trotsky : l'idéologie n'est rien sans action / *Le Trotski* — Canada [Québec] 2009, 113 minutes]. *Séquences*, (266), 37–39.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JACOB TIERNEY
THE TROTSKY

Le spectacle, aujourd'hui, est partout : dans notre quotidien, dans la politique, les médias et la vie publique

The Trotsky

L'idéologie n'est rien sans action

À l'heure où le caractère anglophone de la métropole est de plus en plus contesté par certains groupes qui le voient comme un danger à moyen ou à long terme pour la réalité francophone, on voit émerger du côté cinématographique un nouveau courant qui risque peut-être de s'émanciper. De jeunes cinéastes préfèrent tourner, à Montréal, en anglais. À l'heure de la mondialisation et tenant compte du caractère multiethnique que l'on observe dans cette même ville, force est de souligner que ce phénomène ne peut être que bienvenu. Mais à quel prix ?

Élie Castiel

Après **Twist** (2003), intéressante et provocante incursion dans l'univers d'*Oliver Twist* de Charles Dickens, tourné à Toronto, Jacob Tierney choisit l'ouest de Montréal comme centre névralgique d'une comédie grand public, avouons-le sans ambages, efficace, chaleureuse et d'un charme époustouflant. Il est adolescent. Il s'appelle Léon Bronstein et étudie dans un *high school* de l'ouest de Montréal. Mais le jeune homme a ceci de particulier que pour certaines raisons que nous ne dévoilerons pas, il se croit la réincarnation de Léon Trotski, une des icônes de la révolution soviétique. Et comme ce dernier, il est également juif et pourrait sans doute vivre une histoire d'amour semblable à celle de son héros.

Avec **The Trotsky**, Tierney se donne la possibilité de parler de la gauche sans se prendre trop au sérieux. La comédie est, dans ce sens, une approche idéale pour faire passer le message. L'école secondaire, lieu de passage et d'initiation entre la fin de l'adolescence et l'âge adulte, est l'espace social de prédilection pour faire bouger les hormones sexuelles, éveiller la pensée idéologique (on soulignera la fervente imagination du jeune homme, notamment dans les séquences évoquant la fameuse scène du berceau qui dévale les escaliers dans **Le Cuirassé Potemkine** d'Eisenstein) et former un regard sur le monde.

Dans **The Trotsky**, toutes les scènes bougent. La mise en contexte favorise les situations cocasses, privilégie un dialogue magnifiquement bien écrit et peut compter sur des comédiens de grand talent, notamment dans le cas de Jay Baruchel, en pleine possession de ses moyens. Il livre une performance étonnante où naïveté, intelligence et maturité s'entrechoquent à tous les instants. Il passe d'un registre à l'autre sans vraiment s'en rendre compte, par instinct, par impulsion.

La gauche, pour Tierney, c'est celle des paroles, mais surtout des actes. Et aussi celle des prises de décision qui visent à changer les choses, du courage de ses convictions, de l'art d'exprimer ses idées avec tact, intelligence et logique. Léon possède ces qualités d'orateur. Après quelques résistances, ses collègues le suivront. Mais Léon Bronstein est un privilégié de la société. Son père a un commerce florissant. Sa mère est une *Canadienne-française* convertie au judaïsme, et plus juive qu'un rabbin. Le jeune homme n'a que 17 ans et sa pensée est plus organisée que les actes qu'il tente d'accomplir.

Tierney suggère aussi que le spectacle, aujourd'hui, est partout : dans notre quotidien, dans la politique, les médias et la vie publique. Léon traverse ces intempéries avec une ardeur contrôlée, un calme parfois brutal, mais toujours avec une logique qui laisse ses camarades de classe soit pantois ou indifférents. L'adolescent tente d'agiter ceux qui l'entourent, qu'il s'agisse de ses collègues ou des employés de son père. Lorsqu'il fait face à la justice, il défend son point de vue avec une main de maître.

Mais **The Trotsky** affiche également son caractère anglophone. Seules quelques très brèves séquences rappellent la langue de la (presque) majorité. On soulignera par contre que dans la plupart des films québécois (francophones, bien entendu), la réalité anglophone est le plus souvent occultée ou carrément ignorée. Alors que le cinéma devrait être le lieu de rencontre entre les deux cultures, on observe dans la plupart des cas deux univers diamétralement opposés tant dans la langue que dans les us et coutumes. Les deux solitudes semblent conserver cet aspect amnésique qui ne tient pas à changer. Le prochain film de Jacob Tierney, **Notre Dame de Grace** (délibérément orthographié tel quel), est une adaptation du roman *Chère voisine* de Chrystine Brouillet. Qu'en sera-t-il de la langue ?

Si par contre **The Trotsky** annonce en filigrane l'intégration des deux cultures, force est de souligner que le cinéma québécois, notamment celui tourné à Montréal dans un contexte contemporain, devra de plus en plus se pencher sur l'aspect multiethnique s'il veut atteindre une parfaite objectivité. Dans ce sens, le petit écran le fait déjà. Le grand écran se doit de prendre position et de faire un pas pour que les minorités (qui risquent de devenir avec le temps des majorités), visibles ou pas, se reconnaissent dans les images en mouvement.

Mais avant tout, **The Trotsky** est un film d'interprètes. Jay Baruchel est sans contredit en tête de liste. Mais on soulignera le cynisme incarné de Colm Feore (directeur d'école), l'intransigeance de Geneviève Bujold (commissaire à la cour), la vivacité et l'aplomb d'Anne-Marie Cadieux (la belle-mère) et la spontanéité de Saul Rubinek (le père). On remarquera du même coup l'apport musical du groupe rock montréalais Malajube.

Dans **The Trotsky**, même si ce n'est que de façon discrète, Jacob Tierney réussit à intégrer les différents groupes sociaux de la métropole (anglophones, francophones, étudiants, patrons, ouvriers) dans une comédie qui, tout en ne se prenant pas au sérieux, véhicule de belles idées sur l'intégration et la liberté de pouvoir s'organiser. Il est indéniable que **The Trotsky** est d'un charme irrésistible, une comédie jouissivement rebelle et survoltée qui se savoure avec délectation.

■ **LE TROTSKI** — Canada (Québec) 2009, 113 minutes — **Réal.:** Jacob Tierney — **Scén.:** Jacob Tierney — **Images:** Guy Dufaux — **Mus.:** Malajube — **Mont.:** Arthur Tarnowski — **Son:** Claude Hazanavicius, Pierre-Jules Audet, Gavin Fernandes — **Dir. art.:** Anne Pritchar — **Cost.:** Mario Davignon — **Int.:** Jay Baruchel (Léon Bronstein), Colm Feore (le directeur Berkhoff), Saul Rubinek (David Bronstein), Anne-Marie Cadieux (Anna Bronstein), Emily Hampshire (Alexandra Leith), Tiio Horn (Caroline), Geneviève Bujold (la commissaire Archambault), Domini Blythe (Madame Davis), David Julian Hirsch (Eli Bronstein), Michael Murphy (Frank McGovern) — **Prod.:** Kevin Tierney — **Dist.:** Alliance.

Une autre façon de montrer le dialogue entre les deux cultures